

PRESENCE EVANGELIQUE EN QUART MONDE

Conférence du père Joseph Wresinski aux professeurs et étudiants de l'Institut d'Études théologiques de la Compagnie de Jésus à Bruxelles, en 1975

**Publiée dans la revue *Igloos*,
Hiver 1975, n° 87-88,**

**“ ATD Science et Service, une approche évangélique au service des hommes ”, et
sous une forme abrégée dans “ *Vie consacrée* ”, 48^{ème} année, n°2, 1976**

Parole introductive

Vous m'avez posé une série de questions, comme par exemple : Êtes-vous un Mouvement politique ? Que signifie que les plus défavorisés sont nos maîtres ? Comment le salut donné en Jésus Christ se révèle-t-il à travers les Sous-prolétaires ?

J'ai essayé de comprendre, à travers ces questions et bien d'autres, quel était votre souci. Je crois qu'il est semblable à celui de tous les Chrétiens dans notre Mouvement.

En effet, eux aussi ressentent le besoin de préciser le lien existant entre deux engagements : l'un politique et social, au sens profond du terme, l'autre spirituel. Ce n'est pas facile dans un Mouvement pluraliste comme le nôtre, dont les membres proviennent de différents horizons philosophiques et spirituels. Nous sommes appelés à nous y respecter mutuellement sur le plan de nos idéaux, de nos croyances, de notre foi et de nos engagements. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles l'ATD n'est pas toujours facile à vivre, en dépit de la contrepartie d'incalculables richesses et complémentarités que signifie cette diversité.

Espérant ne pas trahir les Chrétiens du Mouvement ATD Science et Service, je voudrais tenter de vous donner quelques éléments de réponse. Pour cela, parlons d'abord de ce peuple du Quart Monde. Aux yeux des Chrétiens qui sont engagés dans son combat, il n'y a pas seulement un lien symbolique entre le Sous-prolétariat et l'Évangile. Pour eux, les Sous-prolétaires vivent, parlent, agissent dans l'Écriture, ils les y rencontrent à chaque page. Cela explique peut-être cette sorte de respect instinctif, mêlé à la fois de confiance et de familiarité qui semble caractériser nos rapports avec les familles du Quart Monde. Il est peut-être comme un reflet de notre attitude envers le Seigneur.

Après avoir cheminé quelques instants avec ce peuple, nous découvrirons ce qu'il nous enseigne de façon plus générale sur nos projets de société et aussi, sans doute, sur nos projets d'Églises.

Première partie

SOUS-PROLÉTARIAT ET ÉVANGILE

1. Le souci des plus pauvres

Il y a dans le Mouvement des éléments dont on ne peut nier l'inspiration évangélique. Parmi ceux-ci le souci continu des plus pauvres tel que nous l'enseigne l'Évangile. Cet impératif nous pousse à abandonner les quatre-vingt-dix-neuf brebis pour une seule brebis perdue (Luc 15,4-7). Cela mène loin, vous vous en doutez, au niveau de l'éthique comme à celui de l'engagement concret dans la vie quotidienne. Car avoir le souci des plus pauvres parmi les pauvres, passer dans l'autre camp, de l'autre bord, c'est se situer au niveau de celui dont tous les autres critiquent l'existence, la manière de vivre, la façon de penser.

Dans le Mouvement, cette option vient en premier. Chrétiens ou non, elle consolide notre unité, nous lie profondément. Dans notre attachement aux plus pauvres, en Volontariat nous sommes uns. Encore faut-il être certains que celle que nous considérons la brebis égarée de notre temps soit vraiment abandonnée et solitaire. Il ne faudrait pas qu'elle ait derrière elle un arrière-pays social, politique ou religieux, dans quel cas il ne s'agirait plus de la brebis égarée, exclue de toutes les autres.

D'après ce que nous connaissons grâce à l'expérience quotidienne du Mouvement, suite à l'analyse que nous en faisons, les plus abandonnés d'aujourd'hui sont les Sous-prolétaires. Or, le Sous-prolétariat se compose de certains travailleurs migrants, certes, de certaines familles d'origine nomade aussi. Mais il consiste en sa grande majorité de centaines de milliers de familles nées du même terroir que les autres citoyens. Elles sont bel et bien de la même nation. Elles vivent derrière les usines, les abattoirs, les cimetières. Les petits et les grands poussent leur charrette sur la route menant à la décharge. Les traits de leur visage et leur corps tout entier déformé par une existence atroce, les Sous-prolétaires font partie des estropiés des chemins creux que le Christ nous oblige à retrouver.

L'existence de ces familles du Quart Monde entraîne à une réflexion sur notre société et sur la façon d'y vivre la foi dans un engagement concret de tous les jours. Nous trouvons là un second élément moteur du Mouvement et qui est toujours proprement évangélique. Car l'ATD s'efforce d'obéir à un impératif que l'Évangile souligne avec pugnacité : va vers les chemins creux, va te mêler à la vie des mal-aimés, des bafoués, des exclus de ce temps... Va et ne cesse d'aller, de façon à ce que l'Église puisse continuer à se réaliser, à s'approcher de son suprême achèvement (Luc 14,21). En somme, l'Église sera achevée, le Royaume advenu, lorsque les plus déshérités seront à la table, à titre de participants actifs ou non pas seulement de consommateurs. L'Église sera pleinement fidèle, lorsque les plus exclus nourriront sa mystique, sa théologie, sa parole, sa liturgie ; lorsqu'ils auront été introduits à la première place, non seulement dans le message, qu'elle n'a cessé de transmettre fidèlement à travers les siècles, mais aussi dans la réalité de son existence temporelle.

Il faut dire que, ce jour-là, l'Église aura été mise sens dessus dessous, un peu à la manière des tables renversées par le Seigneur sur le parvis du Temple. Puisque, par définition, les plus

pauvres, les exclus mettent en cause et renversent l'ensemble de nos modèles d'actions et de pensées invétérés. Lorsqu'un être humain très défavorisé est quelque part, rien ne va plus, tout est bousculé, et pour qu'il demeure avec nous, tout doit être transformé. C'est bien pour cela que les familles sous-prolétariennes sont mises à la porte de partout : des cités ouvrières, des lieux de loisir, des magasins, des entreprises et autres lieux de travail... A peine si leurs enfants sont tolérés à l'école, et même là, on les regroupe dans des classes à part.

On dit que les Sous-prolétaires mettent le désordre partout. Ce n'est pas tout à fait exact. Par leur existence, par leur présence, ils posent les questions essentielles, celles auxquelles notre ordre ne répond pas. Ce que nous entrevoyons comme un désordre est, en réalité, un ordre nouveau. Nous ne pouvons cependant pas le considérer ainsi, tant notre façon d'organiser la vie et les êtres nous paraît normale, naturelle. Le comportement des plus défavorisés est, en vérité, insolite et inquiétant. Non pas, parce qu'il est désordonné, car il s'inscrit dans une logique implacable. Il est insolite dans notre ordre parce que ceux qui sont privés de tout ne peuvent pas se plier à un ordre, qui est un déni permanent et organisé de la justice, du respect, de l'égalité, des droits de tous les hommes, et surtout de leur droit à la spiritualité. Car n'en vat-il pas de même pour un certain ordre temporel dans l'Eglises ? Il semble bien que le Quart Monde nous appelle à réinventer, à rebâtir un style de vie et d'organisation de l'Eglises dans le monde, s'il doit y retrouver sa place de droit.

2. Les premiers seront les derniers

Ce point de départ dans l'Evangile nous incite à changer notre regard sur la société dans laquelle nous vivons et d'y redéfinir notre place de baptisés. Car les premiers sont appelés à devenir les derniers. Dans la pensée comme dans la vie même de Jésus-Christ, cette notion est parfaitement construite et appliquée. Toutes les priorités sont renversées à partir du moment où le Fils de dieu se fait non pas homme seulement, ni même homme pauvre, mais homme exclu. Comme ces bergers en voie d'exclusion, objet de méfiance du peuple Juif enfin sédentarisé, auxquels sa venue est pourtant d'abord annoncée.

Rendons-nous compte de ce que cela représente, à la fois au niveau d'un projet de civilisation et d'un projet de société. Plus question de choisir le parti à prendre dans telle ou telle lutte sociale ou politique en cours. Cela, c'est l'affaire de beaucoup, des autres pourrions-nous dire. L'affaire de la Chrétienté est ailleurs. Elle doit d'abord, au sein de l'histoire de l'Eglises, définir et vivre le projet de l'Eglises de son temps et de tous les temps. Or, cette Eglises a toujours affirmé que son chef, le Pape, est le serviteur des serviteurs, que c'est à ce titre qu'il est détenteur de l'Esprit de Dieu, instrument dans les mains de Dieu. Le vécu du chef de l'Eglises, comme de toute sa hiérarchie temporelle, demeure dans cette continuité, quelles que puissent être les faiblesses humaines. Mais nous devons en préciser, à chaque époque, la "quotidienneté". Une quotidienneté qui va influencer sur la société, mais aussi enrichir l'expérience de l'Eglises et, par conséquent, nourrir sa théologie, sa spiritualité, sa mystique, sa liturgie et son vocabulaire.

Cette liturgie, nous le savons bien, devait être en tout temps la liturgie du peuple des exclus, celle qui vit, qui chante et crie la peine et la souffrance, l'espoir et la joie des affamés de justice et d'amour. Cette liturgie nourrie du peuple serait universelle, elle ne nous enfermerait pas dans un temps ni dans une société donnée. Car la souffrance et l'espoir des plus désespérés renversent les intérêts particuliers et le langage particulier qui les traduit dans toutes les religions et cultures, sous tous les horizons.

En introduisant le Quart Monde à la première place dans la vie de l'Église, en redécouvrant, à travers ses mots à lui la réalité universelle des hommes qui peinent le plus, l'Église se libérerait de tous les enfermements sociaux, culturels et politiques. Elle façonnerait sa vie temporelle sur de nouvelles bases, elle se laisserait entraîner par une nouvelle espérance.

3. Un peuple de l'espoir

Le monde de la misère est un monde de la poésie. Il ne possède pas le tiers, sans doute à peine le quart, des mots que nous utilisons couramment. Mais avec ce quart de notre vocabulaire, tout ce peuple exprime son vécu avec tant de chaleur, de beauté et de vérité, que l'on en demeure étonné. On peut écouter "le dire" des pauvres pendant des heures, sans se lasser, parce qu'on sent que l'on arrive avec eux à l'extrême limite de l'espoir. Or, il n'y a pas d'espoir sans cantique, et tous les chants d'espoir ne se réduisent pas nécessairement à des cantiques révolutionnaires ; ils peuvent, ils doivent être aussi des chants religieux.

Les pauvres nous donnent ce chant religieux de l'espérance qui n'a jamais cessé de jaillir des entrailles de l'humanité depuis les psaumes ; ils nous offrent une liturgie de l'honneur de l'homme et de Dieu, car leur vie chante tous les jours un lendemain. Un lendemain qui n'est pas rupture, mais où les hommes seront solidaires et où les plus désespérés seront rendus à l'espoir et à l'honneur.

Un homme du Quart Monde parle toujours de demain. Et demain c'est lundi : lundi, il va travailler, et puis lundi, il va faire le nécessaire pour obtenir un logement, et cette fois-ci, on ne le lui refusera pas. Certains diront que c'est un rêve ou même qu'il fabule. En réalité, cet homme dit vrai, car il y croit, il en est sûr. Cela ne peut pas ne pas être, il n'est pas possible que cette vie qu'il mène ne s'arrête pas, il n'est pas possible qu'on ne puisse pas être enfant de Dieu, qu'on ne puisse pas chanter ni même aimer. "On n'est tout de même pas des bêtes", on n'est tout de même pas venu sur terre n'importe comment, pour ne pas réaliser ce à quoi on aspire au plus profond de soi-même, tout ce que l'on voudrait intensément et d'abord : aimer et être respecté.

Car ne nous y trompons pas : ce n'est pas le frigidaire que le désespéré demande, ni la voiture. Ceux qui les réclament sont déjà d'un autre monde. En Quart Monde, ce n'est pas du tout cela qu'on désire d'abord. Pas plus que la foule des pauvres qui suivait Jésus désirait de Lui des biens matériels. Comme alors, ce que les plus pauvres cherchent sans relâche, c'est la considération. Celui qui l'a toujours eue n' imagine pas ce qu'est d'en manquer. Plus que le pain compte la manière d'être rencontré par autrui, la manière d'être traité, d'être honoré.

Le problème de l'honneur est le problème crucial des pauvres, comme il est aussi le problème fondamental de tous les enfants de Dieu. Se savoir honoré parce qu'on est un homme, mais également pouvoir rendre honneur à Dieu, pouvoir Lui rendre honneur et gloire, est aussi, est d'abord une exigence de Sous-prolétaires. Le Notre Père est, en vérité, la prière des plus pauvres ; elle aurait pu naître dans une cité sous-prolétarienne.

On ne peut imaginer tout ce que les plus défavorisés d'aujourd'hui pourraient révéler à l'Église et à la société, si seulement nous savions comprendre ce qu'ils disent. Leur parole est l'écho de l'Évangile en notre temps. Mais eux ne le savent pas et nous-mêmes l'avons oublié.

4. Un peuple de la résurrection

Toujours dans la ligne de l'espoir, les plus dépourvus de tout sont aussi un peuple de la résurrection. Les familles sous-prolétariennes subissent des misères de toute nature, elles en sont accablées, paralysées, physiquement et moralement. Pourtant, elles revivent et récupèrent, toujours et si vite. Je ne cesse d'être frappé des rétablissements successifs de ces hommes et de ces femmes qui n'en finissent pas de se relever de toutes les chutes, de tous les désastres, de tous les maux, comme s'ils n'avaient pas le temps de s'arrêter, de souffler, de souffrir, de mourir, quoi qu'il arrive. Parce que la vie et ses exigences sont la loi et qu'elles vous contraignent. La vie derrière, la vie devant, les enfants qui ont faim, le mari qui exige, le milieu tout entier qui a besoin de vos faibles forces pour pouvoir, envers et contre tout, exister encore.

Et il est une autre renaissance que les pauvres tirent de leurs entrailles, ces faiseuses d'enfants, ces accouchantes (comme on les appelle), ces mères contrôlées, méprisées, bafouées des services publics. Défi vivant face aux sociétés modernes riches, grasses, repues de la graisse des humbles, du labeur des opprimés, de la faim du Tiers Monde. Par quelle ironie de la grâce se trouve-t-il que les familles sous-prolétariennes nous font revivre la joie du Christ, rappelant à la terre et à son Église le triomphe de la femme heureuse d'avoir donné au monde un enfant d'homme ? Rappelant par chaque naissance qu'elle n'avait pas demandée et qu'elle doit réaliser dans des conditions sous-humaines (de bête à l'étable), que la justice, la répartition de l'instruction, du travail et de tous les biens sont à reconsidérer tous les jours. Rappelant qu'il faut respecter la vie, réinventer le monde pour que vive la vie, réinventer l'Eglise pour que la Grâce retourne au Père en tout enfant nouveau-né.

La renaissance perpétuelle du peuple sous-prolétaire à la vie quotidienne et à l'espoir, ses enfantements dans la douleur et dans la honte rappellent au monde les véritables dimensions de la résurrection.

5. Un peuple prophétique

Cette harmonie entre les Sous-prolétaires et l'Évangile nous incite à décoder toujours plus ce que le Quart Monde porte en lui de paroles prophétiques. Car il est un peuple prophétique, puisqu'il revit le mystère du Christ né exclu, mis au ban de la société juive. Jésus aussi fut considéré comme créateur de désordre et Il fut mis à mort dans la honte, Sauveur de l'humanité par son exclusion même. Mais pour entendre la parole du Quart Monde, il faut y croire d'abord. Et comment croire que ce peuple insolite et maladroit porte un message ? Il paraît tellement dépourvu de sens et de langage, il n'a pas de culture.

Pourtant, le Quart Monde est un peuple, avec ses sages et ses fous et son ordre à lui. Il possède un dire et un faire intérieurs, reconnus par les siens. Ce n'est sans doute pas une culture, ni même une sous-culture au sens d'un ensemble de croyances, de règles, d'habitudes bien structurées. Ce ne sont toujours que des amorces fragiles, des ébauches. Le Sous-prolétariat est un peuple de l'ébauche qui essaie sans relâche... Quelles possibilités de révélations évangéliques, pour peu que nous puissions croire à la valeur spirituelle de ces hommes ! Faute de foi dans les plus défavorisés, nous sommes sourds et aveugles aux révélations. Pire encore, comme le firent ceux qui entouraient le Christ, nous tournons en dérision, en ridicule, en honte leur recherche perpétuelle de communication, de respect et d'amour.

C'est ce qui se passe, par exemple, pour cette fillette de quinze ans qui "se met" avec le fils du voisin. Pour nous tous, la chose est comme jugée d'avance : "Pour ces filles-là, c'est normal, il n'y a pas de morale..." Le milieu, lui, ne réagit pas de la même façon, il ne dit pas qu'il n'y a pas de morale, il ne dit rien, et c'est encore une raison de le juger tout entier à son tour : "Que voulez-vous, chez ces gens-là... Je vous l'avais bien dit, avec eux, rien à faire..."

Le milieu, lui demeure silencieux. Il sait pourtant mieux que quiconque que par cette alliance précoce, le cercle vicieux de la misère se bouclera ; que jamais plus la jeune fille ne s'en sortira. Mais il a appris aussi mieux que quiconque que, pour elle, cette mise en ménage qui vient trop tôt était la seule façon de finir avec la vie impossible des parents, de chercher le bonheur. Et le Quart Monde garde la conviction profonde que cette adolescente a droit au bonheur, c'est-à-dire à l'amour. Il a lui-même profondément besoin qu'elle ait du bonheur. Son silence, c'est tout cela qu'il cache, et la conspiration qui se trame autour des deux jeunes gens est, en vérité, la preuve d'un profond amour. D'un amour condamné à demeurer souterrain et honteux, parce que rien dans l'existence ne lui permet d'éclater au grand jour. Mais il faut croire au cœur des pauvres pour comprendre cela et en tirer leçon.

Si nous avions foi dans la parole des plus défavorisés, nous leur donnerions encore du pain. Pourquoi avons-nous cessé de donner le pain aux affamés ? Parce qu'il appartient désormais à l'État de le faire ? Mais alors, comment avons-nous pu le refuser à ceux que l'État abandonne ? A l'évidence, parce que cela n'était pas éducatif ! Mais depuis quand avons-nous la tâche d'éduquer nos frères, plutôt que de leur apporter la Bonne Nouvelle et de partager avec eux ?

L'indigence matérielle qui se perpétue en terre sous-prolétarienne est la conséquence de notre propre indigence spirituelle. Nous n'avons plus l'expérience du partage hors mesure, irraisonné, gratuit. C'est bien pour cela qu'il y a toujours des pauvres parmi nous.

6. Vivre au milieu des Sous-prolétaires

Pour devenir capable de décoder le mystère que vivent les exclus, il faut demander qu'ils acceptent que nous partagions leur vie. Vivre avec eux solidaires et engagés est notre façon de vivre l'Incarnation. C'est l'Évangile de la naissance du Christ qui nous apprend l'Incarnation, et c'est l'Église qui ne cesse de nous en apprendre les imitations. Qui d'autre, à travers les siècles, nous a enseigné de vivre au milieu d'un peuple paupérisé, de subir toutes les avaries de sa condition, de nous appauvrir à tel point qu'il arrive un moment où notre propre milieu social, culturel, politique nous évite, nous évince, se coupe de nous. Parce que nous ne sommes plus de son monde, que notre langage est devenu autre et que la communication est rompue. Parce que nos projets ne sont plus leurs projets, ni leurs aspirations nos aspirations.

Il est impossible d'accepter cette rupture, il faut à tout prix réinventer la communication, car l'Incarnation sans partage serait vaine. Il s'agira toutefois d'une communication nouvelle, de liens nouveaux. Parmi nos volontaires "hard-core"⁽¹⁾, rares sont ceux qui ont pu garder telles quelles leurs relations avec leur famille et leurs amis d'antan ; parmi les volontaires hard-core Chrétiens, plus rares encore ceux qui ne durent réinventer leurs rapports avec l'Église. Quand on a opté pour la libération du Quart Monde, choisi de quitter le troupeau pour chercher la

¹ Volontariat permanent du Mouvement Science et Service (note de l'éditeur).

brebis égarée dans la nuit, on n'est plus le même homme, et les autres ne sont plus les mêmes à notre égard.

C'est d'ailleurs une expérience merveilleuse, que de réinventer ses rapports avec l'Église à partir du Quart Monde, donc à partir de l'Évangile même. On devient alors membre de l'Église à cent pour cent. Il ne peut en être autrement, à cause de cette Incarnation qui agit en nos âmes et nos cœurs en les transformant de fond en comble. Ce renouvellement total et profond fait que Dieu nous arrive de toutes parts, qu'Il vit de toutes parts en nous, dans la substance même de nos échanges avec les plus défavorisés, au cœur de notre solidarité. Ce Dieu vivant en nous, c'est à l'Église que nous Le devons. A-t-elle jamais cessé d'être la gardienne fidèle du message que le Christ lui a confié ? A-t-elle jamais cessé de nous le transmettre ? N'est-ce pas elle qui nous a fait comprendre que le Christ et les plus pauvres sont tout un ? Comment notre solidarité avec eux n'entraînerait-elle pas notre solidarité avec elle ?

Il me semble que c'est la découverte que font certains Chrétiens qui ont rejoint le Mouvement pour une raison contraire : parce qu'ils étaient aigris contre l'Église, déçus par elle. En terre sous-prolétarienne, comment ne pas reconsidérer ce qu'ils croyaient être la réalité de cette Église ? Comment ne pas retrouver la plénitude de son enseignement et son effort toujours renouvelé d'y être fidèle dans son existence temporelle ?

Cette solidarité retrouvée n'empêche pas la lucidité que donnent nos retrouvailles avec les plus pauvres de l'Évangile. Bien des baptisés tendent à marginaliser l'Église par certaines façons de prendre fait et cause dans les affaires du monde. Ils tendent à la conduire loin de l'évangélisation des exclus, loin des prises de position nécessaires à leur libération. Ils lui donnent un visage sectaire comme celui d'un parti politique. Ils l'enferment dans un espace social et dans un temps. C'est une façon de lui voler son universalité, si gênante dans un monde qui pousse, au contraire, à la "polariser". C'est une façon de l'empêcher d'être uniquement fonction d'amour, de réconciliation autour du plus pauvre, de celui qui est oublié de tous également.

Cependant les plus pauvres de notre temps, en qui nous retrouvons tout l'Évangile, nous font aussi comprendre qu'il ne peut être question, pour nous, de regarder ces frères chrétiens avec méfiance, avec hostilité ou arrogance. S'ils ne sont pas du seul côté qui vaille, à la recherche de la seule brebis qui importe pour tous les autres, ils sont d'autant plus nos frères que leur absence se fait cruellement ressentir. Car le Quart Monde a un besoin vital d'eux, et nous-mêmes avons failli dans notre amour de lui, si cet amour n'unit pas autour de lui tous nos frères chrétiens. Car si même les Chrétiens demeurent absents dans leur majorité, si même eux s'affairent dans le troupeau, comptant pour rien ceux qui ne le suivent pas et qui n'entrent pas dans ses luttes intestines, qui alors prendra au sérieux les exclus ?

L'Évangile le dit et la condition sous-prolétarienne nous le répète sans arrêt : pour que tous soient un, il n'y a pas d'autre chemin ; l'Église toute entière doit se ranger du côté de la brebis perdue en route, faire du Sous-prolétaire le frère privilégié autour duquel articuler sa prière, son étude, son action, son combat. Le message de l'Évangile et celui du Quart Monde eux-mêmes sont tout un. Et nous ne pouvons avoir qu'un immense respect pour les Chrétiens qui ne sont pas du côté de la plénitude de l'Église. Ils ont part à son Eucharistie, à ses engagements, ils sont une force d'amour en attente. Sans eux, comment l'Église pourrait-elle s'achever, comment serait-elle l'Église des pauvres pour tous ?

Ce sont ces choses-là que nous apprend l'Incarnation en Quart Monde : à "vivre avec", à être là, dépourvus de parole au point d'avoir à réinventer tout langage et toute analyse, au point d'avoir à renouveler tous nos rapports avec les hommes, avec l'Église et avec Dieu. Découvrir l'espoir et la résurrection permanente au sein d'un peuple exclu, c'est redécouvrir l'Évangile : pour chacun de nous, rien ne peut plus être comme avant.

7. La réconciliation totale

Au regard de l'Évangile et de celui des plus pauvres, les grands courants du monde, les luttes pour le développement de la justice, de la paix, du Tiers Monde, ne peuvent donc pas nous être indifférents, bien au contraire. La condition même des plus pauvres ne le permet pas, puisque leur destin est de retrouver les autres. C'est pourquoi ils nous obligent, tout comme le fait l'Évangile, à vouloir, à ne rien chercher d'autre que la réconciliation.

Dans cette partie du monde que sont les zones sous-prolétariennes, les hommes sont si indigents, ils maîtrisent si peu leur vie, ils sont tellement sans emprise même sur les êtres et les choses les plus proches, qu'ils sont bien obligés d'appeler tous les autres hommes à leur aide. Mais qui pourra ainsi, dans la liberté, la dignité, réconcilier tous les hommes autour des exclus ? N'est-ce pas encore l'Église qui peut donner ce sens et cet amour des plus défavorisés qui abolit toutes les frontières ?

Les plus pauvres sont dans leur état parce que tous les autres sont d'accord au moins sur ce point : qu'il n'est pas intéressant de les introduire dans leurs affaires ni de partager quoi que ce soit avec eux. Ils demeurent exclus parce que tous les autres les condamnent à manquer même des moyens de l'intelligence et de l'expression de leur propre situation. Pour l'exclu, aucun homme n'est donc étranger à sa condition et tous doivent être appelés sans cesse à la rescousse pour y mettre fin. C'est d'ailleurs ce qu'il fait et qu'on lui reproche, quand il adresse ses demandes à quiconque se rend accessible, sans respecter les canaux traditionnels de requête d'un logement, d'un travail, d'un secours... Il nous montre le chemin, car nous aussi devons reconnaître que sans l'accord et le soutien de tous, l'exclusion ne prendra pas fin. Nous aussi avons besoin que tous les autres changent leur cœur. N'est-ce pas cela, l'extrême réconciliation ?

Faut-il préciser encore que, de l'extrême rejet à la réconciliation totale, le chemin ne peut pas passer par la violence ? Les exclus, façonnés par la violence d'autrui, ne maîtrisent pas la leur propre ; elle les déborde, se tourne contre eux et les détruit. Aussi personne ne peut être assoiffé plus qu'eux d'enfin connaître la paix du Christ. Ainsi, l'enseignement de l'Évangile, le message de l'Église se trouvent pleinement clarifiés, actualisés dans l'existence du Quart Monde de notre temps. Il prend corps et nous guide de la façon la plus concrète, sans laisser de doute ni sur le lieu, ni sur le sens de notre responsabilité chrétienne.

Seule l'Église nous apprend cet amour privilégié et nécessairement réconciliateur des plus pauvres. Elle seule nous apprend l'unité de tous dans la liberté et la dignité, autour de celui que tous avaient abandonné. Toutes les institutions temporelles pouvaient, et peuvent encore, ignorer le Sous-prolétariat sans être infidèles à elles-mêmes. Aucune qui puisse jeter la pierre aux autres à cet égard. L'Église, elle, sans les Sous-prolétaires n'est pas elle-même. Plus que

nous tous, eux sont ses membres de prédilection, porteurs de grâce, l'ultime moyen, l'ultime recours de Dieu pour nous apprendre à aimer.

*
* *

Seconde partie

QUART MONDE ET SOCIÉTÉS

1. La faillite de nos analyses

La démarche évangélique vers un monde sans dessus dessous, où les premiers se font les serviteurs et les derniers servis, nous invite à revoir d'un œil critique nos analyses de société et nos notions de démocratie.

En parcourant le monde, en nous plongeant dans l'histoire, nous constatons que toutes les sociétés d'hier et d'aujourd'hui portent la marque de la sélectivité et de la ségrégation : construites par le volontarisme des plus forts et des plus instruits, ceux-ci y occupent la première place et y reçoivent la meilleure part. Quelle que soit la diversité des régimes et structures, le monde demeure le même sur ce point. Les humbles n'ont jamais reçu la place qui leur fut, parfois, promise. Quant aux plus pauvres, si leurs haillons ont parfois servi de drapeau sur les barricades et leurs corps de remparts dans les combats, on a toujours vite fait de les renvoyer à leurs masures, lorsque la vie reprenait son cours ordonné.

Tout cela saute en quelque sorte aux yeux de celui qui a appris à reconnaître la population sous-prolétarienne à notre porte. Elle ne fait que succéder aux couches les plus pauvres des sociétés antérieures et nous en retrouvons le visage en passant en d'autres pays et d'autres continents. Les plus démunis n'ont jamais compté, ils se sont toujours trouvés en marge des communautés, en marge des luttes pour leur transformation, oubliés du progrès vers une plus grande justice. Ils n'ont toujours reçu que les miettes de la table des autres, et ce n'est pas participer au progrès, que de ramasser les miettes un peu plus abondantes d'un repas de mieux en mieux fourni.

Nous avons pourtant dû lutter pour faire admettre, dans les années d'après-guerre, qu'il y avait toujours exclusion et misère au sein des pays riches de l'Occident. Si l'opinion en accepte l'idée aujourd'hui, beaucoup refusent encore de reconnaître que le Quart Monde demeure exclu des analyses de société les plus courantes de nos jours. C'est pourtant vrai, puisque aucune ne va au-delà de ceux qu'on appelle d'un côté les dominants et de l'autre les exploités, pour considérer aussi ce troisième pôle : les refoulés de tous.

Ceux qui n'ont pas de quoi être spoliés ni de quoi contribuer à la lutte des travailleurs, sont jugés sans signification dans toutes les analyses politiques, économiques et sociales. Le faire remarquer soulève cependant l'indignation et on comprend d'ailleurs que beaucoup fassent la sourde oreille. Admettre l'oubli signifierait reconnaître que les analyses qui mènent si

largement le monde sont caduques. Là encore, les plus pauvres mettent les choses sens dessus dessous. Même celui qui se croyait intelligent et juste se trouve confondu, et les arrogants sont réduits au silence.

Est-ce pour cela que les hommes politiques, les économistes et sociologues de tous bords n'osent pas percer cette dalle sous laquelle a été enseveli le Quart Monde ? Descendre dans les sous-sols si soigneusement murés de nos sociétés de l'ouest comme de l'est nous expose au renversement de la pensée qui a structuré nos vies et nos combats jusqu'ici. En introduisant les plus défavorisés à la place que réclame l'équité, nos constructions intellectuelles et morales croulent et ne peuvent plus servir de fondement à nos structures économiques. La vie quotidienne, le combat que mène le Mouvement en apportent sans cesse des exemples.

Il y a quelques semaines, nous cherchions avec les services d'un ministère à formuler un système de modulation du loyer pour les foyers les plus défavorisés. La solution apparemment simple et logique était de fixer un montant inversement proportionnel aux ressources des familles, ceci compte non-tenu de la situation professionnelle, trop souvent indéfinissable en milieu sous-prolétaire. Mais "c'est toute la structure économique du pays, tout le système des transferts sociaux que vous démolissez ainsi", nous rétorquèrent les conseillers techniques. Ce n'est pas pour autant que les Chrétiens peuvent faire fi de la démarche vers ce monde à l'envers où les premiers se feront les derniers. Eux, ne peuvent pas renoncer à pousser plus loin la réflexion sur une démocratie où la majorité n'écraserait pas la minorité des plus pauvres mais, au contraire, lui accorderait une place privilégiée. Toute autre forme de démocratie garde un arrière-goût de dictature, car la suprématie de la masse, tout comme celle d'une classe privilégiée, mène à l'asservissement des plus faibles. L'une est la continuation de l'autre, dans la mesure où elle perpétue l'injustice et l'exclusion. Aucun Chrétien ne peut y consentir. Nous sommes donc obligés d'inventer une démocratie nouvelle.

2. A quelle source puiser ?

Nous ne ferons évidemment pas nos découvertes en chambre ou en assemblées. Il nous faudra construire en partant de la réalité, c'est-à-dire en vivant d'abord nos propres vies "à l'envers", dans le souci et la recherche constante des exclus. Refuser l'exclusion, c'est faire des familles sous-prolétariennes nos premiers alliés, et cela dans la vie de tous les jours.

Elles aussi ont d'ailleurs besoin d'être convaincues, elles aussi excluent les plus faibles parmi elles. En Quart Monde, on est tenté d'exclure son prochain pour survivre soi-même, pour se sauver aux yeux du monde environnant, pour y obtenir quelque faveur. Nos jugements méprisants pèsent si lourds sur ces familles, qu'elles-mêmes ont fini par y croire. Alors, comment ne douteraient-elles pas de la valeur du voisin comme de la leur propre ? Dans la cité sous-prolétarienne tout semble vous pousser à trahir vos proches, à prendre vos distances de voisins plus paupérisés encore que vous-mêmes et qui aggravent sans cesse la mauvaise renommée du groupe tout entier. Pour peu que la situation s'y prête, vous ferez de ceux-là les exclus de parmi les exclus.

C'est pourtant en Quart Monde que nous trouverons d'emblée des alliés. Plus qu'ailleurs, on y sait au plus profond de soi-même tout ce que l'exclusion a d'inadmissible. Aussi va-t-on la contourner, l'effacer, faire de constants retours pour annuler le rejet. Comme cet homme qui a été trompé par sa femme plusieurs fois et qui la pousse régulièrement à la rue, l'injuriant devant le voisinage. Il la ramène pourtant à chaque fois au foyer, la garde et la respecte

toujours à nouveau. Il le fait à sa façon et nous ne comprenons pas sa manière qui n'est pas la nôtre. Il faut la décoder sans romantisme ni sentimentalité indus. Alors son comportement nous bouleverse.

Comme nous bouleverse le comportement de cette femme à qui tout le monde dit qu'elle serait tellement mieux sans son mari qui ne travaille pas et qui se trouve sans cesse en prison pour vol ou recel. Souvent, elle s'y laisse prendre et se tourne contre lui. Puis, elle trouve mille excuses pour rester auprès de lui quand même.

Indulgence extrême, pardon toujours renouvelé, les voici encore dans cette famille paupérisée parmi toutes, et que ses propres voisins ont dénoncé pour l'état dans lequel se trouvaient les enfants. Ceux-ci ont été placés et les parents débordent d'amertume pour la terrible trahison. Un beau jour pourtant, voilà que l'homme conduit les enfants du voisin à l'école, tandis que ce dernier lui répare sa vieille bicyclette.

Où apprendre la réconciliation, où s'exercer à l'inclusion de tous, où puiser les leçons pour une vie où l'on n'aura de cesse que l'exclu soit ramené à la communauté, si ce n'est en Quart Monde ? Non pas parce que les hommes y vivent d'amour, mais parce que là mieux qu'ailleurs, les hommes savent que sans amour la vie est impossible, exclure signifiant condamner à mourir. En Quart Monde, il y a des séparations qu'on ne peut se permettre, parce qu'elles sont inhumaines et qu'elles détruisent celui qui les provoque autant que celui qui les subit.

3. Une contestation originale

Cependant, celui qui puise à cette source ne peut plus être à l'aise dans aucune société, ni d'accord avec aucune action politique prenant racine ailleurs. Que notre origine sociale, notre éducation nous aient inculqué une idéologie libérale ou marxiste, nous sommes obligés de la remettre en cause, et nous demeurerons longtemps dans l'ambivalence.

Car nous ne serons pas à l'abri des pièges de nos analyses reçues, notamment de celui de nous dire que notre libéralisme, notre socialisme ou marxisme est, pour le moins, un moindre mal, que ce sera toujours plus juste que ce que font les autres. C'est un piège, puisque pour les exclus, il n'y a pas de moindre mal. Les hommes des chemins creux demeurent à l'abandon dans chacune de ces orientations. Et le Chrétien, s'il s'engage dans des combats politiques, ne peut les fonder sur cet abandon-là.

L'engagement chrétien dans le monde ne s'en trouve guère facilité. Les Chrétiens en font l'expérience au sein de l'ATD. Dans les partis politiques auxquels certains parmi eux adhèrent, les volontaires ATD sont obligés de pousser toujours à l'approfondissement des analyses, à la remise en question des programmes. Le Mouvement, lui, ne peut se lier à aucun parti, il doit être contestataire à l'égard de tous.

Cette position que dicte à l'ATD la volonté de privilégier le Quart Monde, se fonde avec celle à laquelle nous invite l'Evangile, mais elle nous fait perdre le prestige que nous aurions pu avoir en nous joignant à un combat politique reconnu, en profitant de la sécurité que confère le soutien d'un parti. Tous ceux qui se sont attachés d'une façon ou d'une autre au Mouvement ne renoncent pas facilement à ces choses. Surtout les jeunes auxquels on a appris que le

libéralisme était la garantie de la liberté ou que la lutte des classes résumait tous les combats pour la justice ne se laissent pas volontiers convaincre.

Le fait demeure pourtant, que ces causes politiques, menées le plus souvent avec honneur et intégrité, sont toutes exclusives. Leur façon de diviser le monde en justes et injustes, en bons et mauvais, doit poser question. L'injustice n'est pas seulement d'un côté, pas plus que la soif de justice serait uniquement de l'autre. Ce qui est certain, c'est que même dans le discours le plus "progressiste" sur le libéralisme et la lutte des classes, le Chrétien désireux de suivre Jésus-Christ ne peut entrer que pour contester et exiger la place des plus défavorisés.

4. Les exigences évangéliques

Les plus défavorisés tracent donc aux Chrétiens du Mouvement le chemin d'un engagement concret dans le monde, d'une traduction de leur foi en termes politiques. Ils nous font aussi comprendre que l'Evangile nous laisse moins libres de nos choix à cet égard que certains semblent le croire. L'Evangile parle sans imprécision ni équivoque, et il demeure dans toutes nos villes et campagnes des Sous-prolétaires pour nous le rappeler. L'équivoque est en nous qui les avons considérés trop petits, trop humbles et insignifiants, "ces marginaux", pour être porteurs d'un message. Nous préférons des pauvres plus "intéressants" : l'ouvrier en lutte, le vieillard reconnaissant...

Le Fils de Dieu s'est pourtant fait exclu, impuissant et ridicule au regard du monde, pour nous appeler à un engagement politique, pour nous conduire à une forme d'insertion dans les affaires temporelles qui n'a rien de facultatif ni d'ambigu. Il nous propose une démarche unique, apparemment sans attrait ni gloire, et dont nous sous-estimons peut-être la valeur politique parce qu'elle comporte une part de foi que l'analyse scientifique et la définition politique ne peuvent pas cerner. Cette part de foi, qui est aussi une part d'humanité, ne se laisse pas enfermer dans nos raisonnements. Est-ce pour cela que nous refusons à la démarche la plus évangélique qui soit tout caractère politique ?

Peut-être est-ce aussi parce que la démarche évangélique comporte une exigence de salut, qu'on lui dénie toute efficacité politique ? Le partage permanent avec les Sous-prolétaires est le partage avec la violence qui provoque coups, blessures et injures, avec la misère qui engendre l'injustice et le mépris de l'autre, avec l'ignorance et le déni de soi. Il n'est pas possible de passer à côté ni d'accepter ces choses. Mais où trouver les termes de la libération, pour cet homme que les systèmes sociaux, économiques et politiques ont façonnés de cette sorte ? Où trouver une libération qui arrache du cœur de l'homme ce que le monde y a déposé de mal, pour le rendre libre et à son tour artisan de justice et d'amour, créateur de nouvelles structures ? Où, sinon en Jésus-Christ ?

Par sa part incernable de foi, par sa part de réponse aux exigences du Salut, notre engagement dans le monde se trouve à la fois justifié et dévalorisé : "Ça, ce n'est pas de la politique". Mais alors, qu'y aurait-il de proprement chrétien dans un engagement politique, si la foi et l'enseignement de l'Évangile ne lui conféraient pas une originalité non seulement quant à la qualité mais aussi quant au contenu ? Et le contenu politique original n'est-il pas dans l'imitation réaliste de Jésus-Christ, dans ce "plongeon" dans l'extrême pauvreté qui se situe au-delà de la sagesse des hommes ? Car il s'agit bien d'un renversement total de la sagesse du monde que nous ne pouvons épouser que grâce à cet entendement évangélique qui est l'héritage de l'Église.

5. Aliénation ?

Il est vrai que l'achèvement que poursuit le Chrétien sur la terre n'est pas seulement d'ici-bas. N'est-ce pas là, malgré tout, une manière d'aliénation, de détournement de la vie politique dans le monde ? Oui, si nous ne pensons pas que la pleine réalisation de l'homme commence ici-bas et dès maintenant. Mais l'Église ne cesse d'affirmer que l'achèvement est inconcevable et dépourvu de réalité, s'il ne commence pas sans plus attendre, en ce monde. Sans quoi non seulement l'Église demeurerait mutilée mais le Royaume de Dieu ne pourrait advenir.

Si nous croyons à l'au-delà comme à une vie dans le Seigneur qui prolonge celle que nous ébauchons sur terre, il n'y a pas d'aliénation. Au contraire, notre foi nous rend plus actifs, puisque nous savons que non seulement nous pouvons, mais que nous devons bâtir le Royaume. Et qu'aucun effort ne sera vain ni aucun geste perdu. C'est encore l'Eglise qui nous donne ce regard sur l'unité entre nos engagements temporels envers la société dans laquelle nous vivons et notre engagement au dessein de Dieu. Grâce à elle, notre combat aux côtés des Sous-prolétaires nous fait entrer non pas dans le désespoir mais dans la certitude qu'une société sans exclusion est déjà commencée, qu'elle arrivera si nous en payons le prix.

Nier cette richesse serait une malhonnêteté envers nous-mêmes, dans la mesure où ce que nous a donné l'Église est sans doute ce que nous possédons de plus essentiel et de plus conséquent en nous-mêmes.

6. L'utopie

Ce qui soutient le Chrétien dans son combat pour une société dont l'exclusion serait bannie, c'est en fin de compte la certitude qu'un jour, l'humanité consacrera le meilleur d'elle-même à ceux qui ont reçu le moins. Ce sera le signe que tous les hommes vivent en profondeur l'amour. Engagé en Quart Monde, le Chrétien ne peut renoncer à cette finalité, même si d'autres l'accusent d'utopie.

L'utopie représente une part essentielle de la démarche politique qui doit mener à une transformation de la société. C'est l'étoile polaire, le point nord sur notre boussole, qui appelle à la correction, à l'imagination, la créativité permanentes. Sans utopie, il n'y a pas de marche vers les transformations radicales des mentalités et des systèmes. Sans utopie, pas de révolution en profondeur, sans utopie pas d'amour. Car quel est l'amour qui ne crée pas d'utopie ?

L'organisation de la vie temporelle ne peut pas avancer sans utopie. Cela vaut pour la société mais aussi pour le Quart Monde. Si quelque chose change dans ce peuple aujourd'hui, ce n'est pas parce que le Mouvement a pu lui apporter quelques services, proposer un certain ordre ou des moyens d'existence quotidienne. C'est parce qu'à travers ces choses, il a tenté de transmettre un message de vie, un idéal d'amour.

Cette même expérience démontre, par ailleurs, combien le dialogue politique et le dialogue spirituel se rejoignent, quand on se situe au niveau de cette utopie-là. Échanger sur la foi n'a

rien d'extraordinaire ni de gênant, dans les cités où vivent nos équipes. A condition de ne rien édulcorer de ce que nous enseigne l'Évangile. Il faut aller à l'essentiel. L'homme totalement dépouillé va toujours à l'essentiel.

*

* *

Troisième partie

QUART MONDE ET PROJET D'ÉGLISE

1. Droit au pluralisme, droit à l'essentiel

Lorsqu'il s'agit de résoudre les problèmes de la pauvreté, nous avons coutume de penser en termes de structures socio-économiques et politiques. C'est là qu'il faut pousser au changement ; il s'agit de faire un nouveau projet de société. Dans la mesure où nous pensons en termes d'Église, nous cherchons son rôle par rapport à pareil projet. Cela explique sans doute que beaucoup de questions posées à l'Église aujourd'hui concernent ses relations avec les grands mouvements d'action temporelle. Il s'agit souvent de savoir comment elle pourra "rattraper" ces mouvements-là, en se mettant au diapason des aspirations et idéologies qui ont cours, aujourd'hui, en ce monde.

Il n'est pourtant pas certain que les pauvres, et notamment les plus défavorisés parmi eux, attendent de l'Église essentiellement une prise de parti dans les luttes sociales ou politiques. Non seulement ces luttes ne les concernent pas toujours, mais aussi, ce rétrécissement de l'Église est insupportable dans un milieu déjà peu gâté au point de vue spirituel. Ailleurs, peut-être peut-on se permettre une certaine polarisation autour des grands problèmes politiques. Elle ne durera pas et, en attendant, l'acquis proprement spirituel peut nous aider à ne pas y perdre nos âmes. En d'autres milieux, il reste d'ailleurs suffisamment de source de vie spirituelle pour celui qui veut en trouver. En Quart Monde, ce n'est pas le cas et ce n'est pas l'absence de politique mais la faible présence évangélique dont souffrent les familles sous prolétariennes. On peut penser qu'elles attendent des Chrétiens non pas d'abord des projets de société mais un véritable projet d'Église.

C'est sans doute de n'avoir pas trouvé, en milieu sous-prolétaire, une Église implantée, qui nous a permis de mieux comprendre ces choses. D'avoir été seul (comme le sont tant d'autres prêtres, ailleurs dans le monde, au cœur de la misère) a été une chance inestimable. Tout d'abord, évidemment, parce que nous ne pouvions pas faire autrement que de faire du Quart Monde le lieu de notre partage, le lieu de notre vie et de notre rencontre avec le Seigneur. Mais en nous trouvant ainsi dépendant des plus pauvres pour l'essentiel de notre vie, en partageant ainsi l'essentiel de la leur, nous pouvions aussi mieux comprendre le besoin et le droit des plus pauvres à la participation de tous à leur libération.

Aucun groupe particulier, aucune classe, aucune autorité, aucune organisation, aucun système n'est capable, seul, de faire vivre aux pauvres tout ce qu'ils ont en eux d'espoir, de fournir aux plus défavorisés tout ce dont ils ont besoin pour récupérer l'arriéré. Obliger les pauvres à ne rencontrer que des groupes dont le combat est celui d'une justice sociale ou d'un enjeu politique est une injustice intolérable. C'est condamner une partie de la société et de l'humanité tout entière à un dessèchement, à une âpreté, à une douloureuse amputation que

personne ne peut vraiment vouloir, ni pour lui-même, ni pour autrui. Il nous est toujours paru profondément injuste de ne pas créer des structures, des carrefours, des moyens concrets permettant à tous les hommes de se rencontrer dans l'immense diversité de leurs situations, de leurs conditions, de leurs intérêts et de leurs apports. De se rencontrer, non pas de façon "tactique" seulement, pour faire un petit bout de chemin ensemble, mais pour rester dans la rencontre, pour demeurer unis, le restant de leurs jours.

Le Mouvement ATD Science et Service s'efforce d'être un lieu de rencontre durable entre le Quart Monde et la société tout entière. Vous savez qu'il se compose de personnes aux appartenances philosophiques très diverses. Il tente de se bâtir et de faire son chemin en tenant compte de ce droit de tout homme de cheminer dans la présence et la reconnaissance permanente de tous les autres hommes. Dans ce cheminement, chacun de nous doit pouvoir aller jusqu'au bout de ce qu'il doit être et de ce qu'il doit faire.

C'est dans ce contexte d'un pluralisme où les rôles ne sont pas nivelés ni les apports affadés, que se clarifie la place originale et unique de l'Église. Elle n'est pas en retard sur le monde, elle serait plutôt en avance d'un projet de Royaume. Si l'Église temporelle est en retard, c'est par rapport à ce Royaume seulement, dans la façon d'en réinventer les approches à chaque nouvelle époque. Car il y a pour chaque temps un projet d'Église à élaborer et à vivre, et il faudrait peut-être veiller à ne pas trop épuiser nos énergies ailleurs, au risque de faire échouer ce projet-là. Si le rôle fondamental de l'Église est bien d'évangéliser les pauvres et d'unifier l'humanité autour d'eux, si sa tâche principale est d'être à la recherche de la brebis que les autres ont délaissée, il y a à chaque nouvelle génération une véritable programmation à faire, dans l'espace et dans le temps. Dans notre temps et dans notre société, l'Église devrait se mettre en état de programmation permanente de son incarnation toujours plus profonde en milieu sous-prolétaire.

Il doit y avoir une aspiration fondamentale dans le cœur des Chrétiens du Mouvement, mais aussi dans celui de tous les Chrétiens, d'avoir des frères qui aient pour fonction essentielle de partager leur foi et leur prière en Quart Monde. Cela aussi est une question de justice. Comment pouvons-nous consentir à priver les défavorisés de ce qui est le summum des biens des riches : l'expérience la plus extraordinaire qu'un homme puisse faire, celle de rencontrer Dieu, de s'unir à Dieu ? Une telle injustice, le Mouvement pourtant interconfessionnel l'a toujours ressentie comme inadmissible. Il ne l'a jamais acceptée.

2. Le pardon du Sous-prolétaire

L'Église a été autrefois très attentive à la couche de population la plus défavorisée. Elle a comme englouti, immergé de toutes les manières, des masses de gens de toutes sortes, les siens, dans le paupérisme afin de le détruire. Elle a donné l'essentiel de sa pensée, de son temps et de ses biens aux plus déshérités. C'était chose normale pour elle, il n'y a pas si longtemps encore.

Cela explique peut-être cet attachement viscéral à l'Église que l'on trouve encore parmi les familles sous-prolétariennes. Ceci, malgré l'absence quasi totale de prêtres, de consacrées et de laïcs au milieu d'elles aujourd'hui. Car peu nombreux sont les prêtres qui, de nos jours, se considèrent honorés de vivre avec ces familles. Aussi, leurs enfants ne sont-ils plus catéchisés, ni leurs malades visités, ni leurs prisonniers soutenus. Leur milieu n'est plus évangélisé et nous avons identifié des milliers d'enfants sous-prolétaires dans la seule région

parisienne, qui n'ont jamais connu le prêtre de leur paroisse, moins encore les Chrétiens engagés dans la paroisse.

Malgré cet abandon, il y a en Quart Monde une sorte de refus de se couper, non pas d'une institution que l'on ne connaît plus guère, mais de ce quelque chose qu'on était pour l'Église, que l'on veut rester pour elle. Il semblerait que si l'on coupait volontairement la relation avec l'Église, ce serait comme si l'on se faisait mal à soi-même. Ce serait se couper de quelque chose de profond et d'essentiel, de nécessaire en soi.

Il ne semble pas que les études sociologiques faites sur la spiritualité à travers les pratiques religieuses aient convenablement cerné cela. Dans les milieux les plus défavorisés, en tout cas, la pratique soi-disant sociologique, vidée de son contenu de foi n'existe pas. Pour ma part je ne l'ai pas rencontrée de toute ma vie de prêtre en Quart Monde. Jamais, un homme ou une femme sous-prolétaire ne m'est apparu attaché au baptême, à la communion, au mariage par seul atavisme social. Il est d'ailleurs dommage d'échafauder de pareilles hypothèses qu'une enquête superficielle risque de confirmer trop aisément. Il faut vivre en Quart Monde pour connaître ce qu'il y a de foi derrière la pratique, même si sa pauvreté prive tout un milieu des moyens de traduire cette foi en parole.

Pour ce qui concerne les familles sous-prolétariennes, abandonnées et refusant d'abandonner à leur tour, elles nous ont appris une extrême indulgence envers les hommes et envers l'Église. Leur indulgence à l'égard de l'Église est celle que l'on peut avoir à l'égard de quelqu'un qui ne sait pas lire, qui ne connaît pas. "Ils ne peuvent pas comprendre... ils ne savent pas ce que c'est." Comme si elles comprenaient que c'était là la pauvreté infinie de l'Église : d'être toujours à la recherche de la pauvreté, sans jamais la saisir une fois pour toute.

Car l'Église n'est-elle pas, en effet, la dépouillée en permanence, la perpétuellement mise à nu ? Elle ne peut pas ne pas bâtir en ce monde, donc s'enrichir ; cela est inhérent à son existence. Et pourtant, elle n'a rien à elle, les révolutions s'arrachent ses conquêtes, on lui prend sans cesse ses acquis, si ce n'est elle qui les donne. Que de fois n'a-t-elle sacrifié, au cours des âges, sa part d'avenir en dépouillant ses autels, en renonçant volontairement à bâtir des églises. Toujours matraquée, elle se laisse faire, ajoutant aux reproches des autres son propre "mea culpa", consciente de ne jamais réussir pour de bon sa recherche des plus souffrants. C'est toujours à recommencer et c'est justement là qu'elle est, en vérité, comme un grand corps blessé. C'est d'ailleurs sans doute par cette grâce qu'elle ne cessera jamais de se sauver et de sauver l'humanité.

Les pauvres, eux, savent au fond d'eux-mêmes que cette Église leur appartient. Cela leur donne d'ailleurs, à travers les âges, cette sorte de familiarité avec les prêtres et les religieuses dont ils témoignent encore lorsqu'ils les rencontrent parfois aujourd'hui. De là aussi leur pardon sans cesse renouvelé. Eux savent peut-être mieux que nous, que toutes nos sociétés, quelle que soit leur idéologie, seraient asphyxiantes et désespérantes pour tous, s'il n'y avait, en leur sein, cette Église. Cette Église bafouée, ridiculisée en ses membres et souffrant de la souffrance infinie de ne pouvoir évangéliser les plus désespérés. C'est cela qui mérite le pardon des pauvres. Et nous aussi pouvons pardonner à l'Église, en leur nom, puisqu'ils le font eux-mêmes, tous les jours. Ne sommes-nous pas de ceux qui doivent demander pardon chaque jour et ne sommes-nous pas de la grande famille des pardonnés ? C'est à cause du pardon que lui accord le peuple paupérisé du Quart Monde, que nous respectons et aimons l'Église.

Si nous sommes pardonnés, c'est parce que ce peuple sait que l'Église respect toujours les plus exclus quand elle les rencontre. Il sait qu'elle se compromettra encore avec eux, au risque de se perdre. Son malheur est qu'aujourd'hui, elle ne les rencontre pas assez.

3. Être prêtre au plus bas de l'échelle

Mais comment les rencontrer, comment être présent parmi eux aujourd'hui ? Être vraiment prêtre signifie célébrer l'Eucharistie. Être vraiment religieuse signifie être épouse et mère du Seigneur ; mère et, en ce sens, créatrice d'amour nouveau, de pensée nouvelle. C'est cet amour de Dieu et des hommes que demandent les Sous-prolétaires.

Ils ne demandent pas que des prêtres soient ouvriers ni qu'ils soient éducateurs ; ils ne demandent pas que les religieuses soient des assistantes sociales. A cause de nos origines sociales et peut-être aussi de nos idées, nous imaginons ainsi leurs demandes, mais eux n'attendent pas cette sorte de service de l'Église. Ils ne nous demandent pas non plus de l'argent, même s'ils en font si souvent la requête. Ils le font parce que nous nous sommes présentés sous le visage d'une banque des démunis, de leur caisse d'épargne. Quand nous avons commencé à manquer d'expérience de vie et de relations avec eux, nous sommes devenus muets, et ne sachant plus comment parler à un peuple aussi paupérisé, parce que la relation fondamentale n'existait plus, nous nous sommes faits la banque, le bureau de bienfaisance, le distributeur de biens, le dispensaire, le service social... Eux, ne nous en demandaient pas tant.

Ce que les plus défavorisés demandent toujours à un prêtre, c'est ce qu'ils appellent "être bon". Qu'est-ce à dire ? Cela ne signifie pas devenir comme eux, mais être de leur côté, toujours solidaires, comprenant et toujours indulgent. Cela signifie être un soutien en toute situation, quels que soient les problèmes, en un mot : être disponible.

Cette disponibilité, bien sûr, ils l'attendent aussi sur le plan financier. Ils sont humiliés quand ils sentent que le prêtre les aide à contrecœur, avec parcimonie, comme s'il calculait son amour. Eux ne calculent pas ainsi leurs gestes sur le moment, ni le pain, ni le sel, ni l'argent ; ils ont une spontanéité totale dans l'entraide. S'ils calculent, c'est toujours après coup, quand ils ont eu l'occasion de réfléchir et qu'ils pensent s'être fait avoir. Ils ne peuvent pas se permettre cela, leurs propres besoins sont tellement lancinants. Pourtant, puisque l'autre est dans le besoin, il faut donner sans attendre.

L'aumône comme régime social est dégradante, certes, mais refuser le geste spontané du partage est un manque d'amour. Il faut savoir se dépouiller, il faut savoir se démenier aussi, tout comme eux se démenent pour leurs proches, au point de ne plus savoir "où l'on a la tête." Le prêtre leur est proche si tous les jours il est en attente de dépouillement. C'est ainsi qu'il rassure un peuple, qu'il est reconnu par lui, qu'il témoigne que l'Église est de son côté.

Ce peuple souffre d'entendre classer l'Église parmi les riches, car il sait au fond de son cœur qu'elle est sa communauté en justice. Qui sinon l'Église peut assumer avec les pauvres ce qu'ils vivent, et confirmer au monde que leur espérance, absurde aux yeux des autres, est signe par excellence de leur humanité.

4. Connaître pour évangéliser

Toutefois, ni prêtres, ni religieuses, ni laïcs, ne peuvent être ainsi présents, sans aller toujours plus avant dans la connaissance du Quart Monde. La connaissance des pauvres, de leur pensée, de leur langage, de leur histoire, de leur Dieu est l'a b c de l'engagement religieux. Que savons-nous du Dieu des pauvres ? Mettent-ils en question notre image de Dieu, sont-ils à la source de notre théologie, inspirent-ils notre liturgie ?

Nous ne pouvons pas nous permettre d'être légers à cet égard ; il faut une étude permanente, la rédaction fidèle - pour nous-mêmes et pour l'Église - du connu, du vécu quotidiens des pauvres. Sinon, nous restons comme "plaqués" sur ce peuple sans vraiment le reconnaître dans sa personnalité propre. Alors, nous risquons de devenir des gens affairés, activistes plutôt que disponibles. Les Sous-prolétaires savent que nous ne sommes pas eux et ils attendent que nous découvriions ce qu'ils sont et pensent profondément. Mais cette découverte suppose que nous pénétrions au-delà des stéréotypes et des appréciations générales reçues.

L'étude de la pauvreté est à prendre au sérieux, par l'Église plus que par quiconque. Sinon, elle ne sera pas armée pour évangéliser les pauvres, pour célébrer l'Eucharistie. L'essentiel, le Royaume de Dieu, plus que tout autre, se bâtit sur la connaissance.

La connaissance, en ce cas, exige cependant des ruptures. Nous en avons parlé au début de cette réflexion : il faut accepter de couper avec certains types de relations, de communication et de langage, avec certaines solidarités et sécurités antérieures. Le Quart Monde remet en cause leur étroitesse. En attendant d'avoir tout recréé en soi et autour de soi, il faut passer par le désert, laissant derrière soi tout ce qui risque de faire paravent au face à face avec les exclus. On ne peut pas être faux ni parler "à côté", si l'on veut les faire entrer dans le mystère d'amour de Dieu.

Cela suppose la rupture, même, de certains liens d'Église. Prêtres, religieuses et laïcs doivent être de l'Église, de leur communauté et en même temps d'ailleurs. Ils doivent être de l'Église, tout en n'étant plus comme avant de leur communauté. Car ils doivent aller ailleurs, entraîner l'Église ailleurs pour qu'elle s'accomplisse.

5. L'Église priante en Quart Monde

Parmi ceux et celles qui doivent aller ailleurs, se trouvent en particulier les contemplatifs. En effet, les plus pauvres demandent, eux aussi toute la part de prière et de contemplation qui leur est due. Pour eux, la contemplation qu'on ne voit pas, qui se fait derrière des murs, qui ne touche, ni n'engage, ni ne mobilise, est une privation dramatique. Qu'est-ce que, pour eux, la cloche des Carmélites, sonnant dans un cadre reculé, à mille lieux des cités sous-prolétariennes ? A ces contemplations, les pauvres pourraient dire : à quoi cela sert-il que tu aimes Dieu, si tu ne me le dis pas ? A quoi cela sert-il que tu pries, si je ne le sais pas ?

Le Mouvement, lui, est obligé de demander à ses priants de prier et d'adorer Dieu au milieu du peuple ; Et ce n'est pas facile d'assumer cette présence véritable de l'Église, d'être des priants conscients d'assumer une tâche spirituelle qui a aussi sa dimension sociale et politique. En zone sous-prolétarienne moins encore qu'ailleurs, la prière ne peut être prétexte à une vie passive, sans dures responsabilités. Il est des attitudes prophétiques de prière qui représentent

de véritables actes politiques, parce qu'elles engagent l'Église et les Chrétiens dans le monde. Les exclus ont besoin de ces attitudes-là.

6. Saint François d'Assise en cité sous-prolétarienne

Le saint à imiter, si l'on voulait avoir une dimension spirituelle proche d'ATD, serait saint François. Il n'a jamais été un homme de service, il était un homme de vie. Il a partagé, assumant toute responsabilité humaine, spirituelle, sociale et politique dans sa propre vie, en sa propre chair. Il fut le compagnon qui voulait qu'en lui se réalise toute la souffrance et tout l'espoir des hommes. Non pas seulement pour les porter vers Dieu, mais de façon à vivre les plus défavorisés en lui, pour que Dieu vive en lui.

Vivre les pauvres en nous-mêmes, c'est tout autre chose que de vouloir vivre Dieu dans les pauvres. C'est un renversement que nous n'avons pas fini de comprendre et de renouveler sans cesse. Il nous semble, en effet, que si nous pouvons croire être l'Église en Quart Monde, c'est parce que nous sommes sûrs que, les pauvres vivant en nous, Jésus-Christ vivra en nous et qu'à travers Lui, toute gloire sera rendue à Dieu, au jour le jour, par nos actes, nos combats, notre amour.

Dans cette démarche, nous nous trouvons amenés à faire bien des choses, car l'amour ne trie pas les actions de la vie commune. Mais les Chrétiens du Mouvement se veulent essentiellement porteurs d'une signification d'espérance. Tous les actes que nous posons en milieu sous-prolétaire sont, au fond et par nature, des actes révélant l'espoir que portent les hommes. Que ces actes s'appellent pivot culturel, bibliothèque de rue, pré-école, catéchisme ou, simplement présence dans la cité, ils servent surtout à révéler ce que les familles portent et veulent en réalité. Elles veulent toujours plus qu'elles ne disent, plus que nous ne pouvons imaginer. Les familles sous-prolétariennes sont prêtes à partager avec nous l'infinité de grâce qu'elles vivent sans le savoir et souvent sans le vouloir.

7. Repartir toujours

Il ne semble guère possible de rester fidèle aux plus exclus, si nous n'avons pas conscience de vivre, en cette fidélité, l'incarnation du Seigneur. Combien de religieux, enseignants ou soignants, ont suivi leur peuple à mesure que celui-ci montait l'échelle sociale. Ils ont progressé avec lui qui montait grâce à eux. Ils n'ont pas eu la force de renouvellement qui les eût obligés de quitter une population mise en route et capable, désormais, de marcher seule ou avec d'autres compagnons, de la quitter pour se replonger plus bas.

Le Mouvement, lui non plus, n'en a pas toujours la clairvoyance ni le courage. Car le décrochage suppose un renouvellement de l'esprit et du cœur, un renouvellement de l'intelligence de l'homme et de Dieu, une redécouverte permanente et des ruptures parfois douloureuses. Dès que l'on a rebâti sa sécurité dans le peuple choisi, il faut l'abandonner. C'est dur, car on voudrait mourir auprès de ce peuple auquel on a tout donné et dont on est solidaire.

Mais justement, quand nous avons tant donné à ce peuple, nous devrions entendre son appel à notre départ, sa supplication que nous allions ailleurs pour qu'il puisse marcher de ses propres

forces. Pour nous suivre peut-être ou pour choisir d'autres chemins de son peuple. Nous-mêmes devons savoir aller ailleurs, repartir à la recherche d'autres groupes paupérisés, revivre en nous l'état d'autres misères avec leur exclusion. Pour nous, le plongeon sera toujours à recommencer.

Pour le réussir, il faut, aux côtés des Sous-prolétaires, ce que nous appelons des "poids lourds", des masses pesantes de prière et d'adoration. Elles seules aideront l'Église à ne pas rester à mi-chemin, ni à remonter à la surface. Elles seules peuvent nous ancrer et nous réancrer sans cesse, au plus profond de la souffrance humaine, à l'extrême limite de l'exclusion et de la solitude, là où le Seigneur demeure et nous attend.

C'est peut-être cela, la prophétie de notre temps.

Père Joseph Wresinski